

Au Fil des Mots

Rallye des Histoires
en Trio

2023

Mail : aufil.desmots@laposte.net
Site : associationaufildesmots.com

Textes de chaque trio choisis
pour lecture collective au groupe
lors de la présentation le 13 mai 2023



Sur le chemin du renouveau

Cela est si simple d'avancer avec allégresse quand le temps est au beau, que le chemin se laisse survoler d'une semelle légère, que chaque instant est un rayon de soleil et que la journée de marche passe comme le souffle rafraîchissant d'une bise. Le nez s'ouvre aux senteurs, les oreilles virevoltent aux alentours parmi les accenteurs et s'enivrent de la liturgie des grillons, les lèvres parfois se mettent au diapason et les yeux dévorent le paysage, tandis que, fier métronome, le mollet arpente l'espace, que à chaque coup des talons roulent les graviers d'un sentier malicieux qui porte vers l'horizon.

Mais parfois, mais souvent, le moindre pas est hésitant. Les abords se noient de brumes. Et le chemin, à travers une longue gâtine couverte de givre gris, n'est plus qu'une imperceptible piste.

Dans ces moments, le gîte semble lointain et le repos hors de propos. Seule existe la lourde et froide réalité de l'instant. Le corps s'est fait douloureux depuis un moment déjà. Le pied hésite, et l'âme de même. L'esprit s'égaré dans des idées de cuisine accueillante, de verre de vin, d'omelette peut-être. Il convoque l'ombre ajourée d'une pergola aux tiges de bambous usées. Une silhouette, un sourire, qu'il faudra bien affronter un jour. Les tourments du cœur sont bien pires que ceux des pieds.

Le corps et la tête ne sont alors plus dans un même lieu, dans un même temps. Chacun suit sa route. Et c'est ainsi que l'on s'égaré et parfois qu'on se perd. Le pied aveugle manque. L'esprit s'affole. Et le chemin se termine dans une ravine. C'est autant contre soi que contre les éléments qu'il faut lutter, buter, s'arc-bouter, et à deux doigts de tomber, ne rien lâcher. Pierre sait cela, lui qui avance sur le chemin depuis trois bonnes heures.

Obstiné, têtu, sous la charge des livres qu'il monte au village. Des livres pour les enfants. Ceux de l'école.

Le village est isolé depuis sept mois maintenant.

Le 10 octobre, alors que l'été jouait les prolongations, que les géraniums produisaient à profusion de nouveaux boutons, que les enfants couraient encore en short dans la cour de l'école et que la terrasse du Café des Sports ne désemplissait pas des touristes « hors saison », plus détendus, moins regardants à la dépense aussi, rajoutait Ginette la patronne du café, de lourds grondements d'orage ont résonné au loin sur les sommets.

Les orages de fin d'été sont redoutés pour leur violence. Mais nul n'aurait pu imaginer le désastre qui allait se produire dans la nuit. En quelques heures, il était tombé l'équivalent d'un an de pluie. La rivière gonflée en amont par ses affluents avait crû de plus de huit mètres de hauteur et s'était muée en un immense torrent de boue, dévastant tout sur son passage.

Outre les maisons et les routes arrachées, des voitures avaient été emportées par les flots et des tombes du cimetière avaient été éventrées.

« C'était comme si des citernes d'eau s'abattaient sur la vallée » avait témoigné Ginette. Trois habitants avaient péri dans l'effondrement de leur habitation et deux autres avaient été emportés par les flots. Leur corps avait été retrouvé quatre kilomètres plus bas. Titubant, le regard vide, les habitants avaient découvert au petit matin, ce qu'il restait d'une moitié de leur village, un amas de pierres roulées dans une boue noirâtre. La rivière avait aussi arraché le pont qui l'enjambait, isolant la petite communauté du reste du monde.

Très vite la solidarité s'était organisée et nombre des habitants avaient pu être hélicoptérés dans la vallée. Au fil des semaines, des mois, on avait sécurisé les bâtiments endommagés, abattu ceux qui présentaient un risque, des habitants étaient revenus et une forme de vie avait repris.

Une passerelle provisoire permettait de rallier le bourg mais les travaux de la route avançaient très, très lentement, des questions techniques mais aussi de financement, semblait-il.

Pour accéder au village, il fallait, depuis la vallée, atteindre un parking de fortune et poursuivre à pied sur une piste longue de deux kilomètres.

Le ravitaillement des commerces, les évacuations sanitaires se faisaient par les airs. Les villageois déploraient le retard dans les travaux de la route mais certains trouvaient quelques satisfactions à cet isolement imposé : pour les vieux, c'était un retour au temps passé, quand des mois durant, l'absence de déneigement les condamnait à l'autarcie et aux douces veillées entre soi, et puis, la plupart d'entre eux n'avaient jamais pris l'avion alors les transferts en « hélico » leur donnaient une occasion inespérée de découvrir leurs montagnes autrement ; pour les jeunes c'était une sorte de fierté, un défi, de vivre isolés comme sur une île, à l'instar des

héros de leurs jeux vidéo ; ils restaient néanmoins connectés via les réseaux sociaux où ils faisaient le buzz avec des chorégraphies inspirées devant les ruines.

La catégorie intermédiaire de population, elle, ne parvenait pas à transcender l'expérience et concentrait son énergie à faire pression sur les pouvoirs publics et à interpeller la presse sur le scandale que représentait la trop lente progression du chantier de la route.

Les réunions se tenaient au Café des Sports, les journalistes y avaient pris leurs habitudes, les élus s'y retrouvaient dans l'arrière salle pour tenir les instances municipales car la mairie avait roulé dans les flots. Ginette se vivait « épicerie », c'est du moins ce que pensait Sarah en souriant.

Sarah ne participait pas aux réunions.

Institutrice dans la classe unique du village, Sarah Hoffman enseignait aux CM1-CM2 ; les plus jeunes se rendaient à trois kilomètres dans une petite école à deux classes. Ne se trouvant pas sur le trajet de la rivière en folie, elle avait été épargnée. On avait envisagé d'y envoyer les grands mais Sarah avait proposé de maintenir la classe dans le village et de travailler dans la salle paroissiale en attendant les travaux. Le lieu était très vétuste mais la vie d'un village c'est aussi les rires des enfants dans la cour avait-elle argumenté et puis, Sarah était très adaptable, tout-terrain disait le maire, admiratif. Fille de diplomate, elle avait eu à plusieurs reprises, quand son père était en poste au Moyen Orient, à vivre des séismes et à approcher bien d'autres drames humains

Dans l'écroulement des locaux scolaires, la totalité du matériel avait péri. Il manquait de tout, aussi une importante dotation avait été livrée par les airs à la réouverture de la classe.

Une librairie de la vallée, À la page, venait d'initier une collecte de livres qu'elle avait complétée de ses propres fonds pour équiper une bibliothèque scolaire qui serait accessible également aux habitants. Cette proposition avait ravi Sarah mais l'acheminement devait se faire par tranches, les denrées alimentaires, le matériel médical et les matériaux restant prioritaires dans le transport aérien.

Trois colis étaient déjà arrivés, un quatrième attendait depuis six semaines.

Pierre, la quarantaine, avait posé ses valises dans une rue adjacente à la librairie en novembre dernier et était rapidement devenu un client fidèle de À la page. On savait peu de choses de lui : il semblait avoir beaucoup bourlingué, écrivait des articles pour des revues scientifiques, vivait seul et ne recevait pas de visites.

Un jour que Marianne, la libraire, se plaignait de déplacer une fois encore le colis en attente, Pierre s'était gentiment proposé pour le monter au village.

« Mais vous avez une voiture pour aller jusqu'au parking ? Et puis la piste est raide après le parking avait objecté Marianne.

– J'aime marcher avait répondu Pierre, la météo est bonne en ce moment et cette randonnée me fera le plus grand bien, je passe trop de temps devant mon ordinateur. »

C'est ainsi que Pierre prit le chemin du village.

À mi-chemin il se posa pour manger son casse-croute. Ses pensées divaguèrent. Comment Sarah allait-elle réagir en le voyant ? Depuis le temps...

Il calculait, les yeux dans le vague : seize ans, et même un peu plus, seize ans, cinq mois et deux semaines exactement qu'ils s'étaient séparés pour un temps. Elle avait accepté son départ et cette mission, importante pour l'évolution de sa future carrière de journaliste, avec un sourire triste malgré tout.

Ah, le sourire de Sarah, qui disait tant de choses sans parler, tour à tour mutin, moqueur, tendre, malicieux ou mélancolique comme le jour de son départ.

Bien sûr, elle lui faisait confiance, bien sûr, il allait revenir très vite, bien sûr ils allaient réaliser leurs projets.

Mais ni l'un ni l'autre ne pouvait imaginer, non c'était impossible, qu'un voyage en apparence pépère et bénin allait se transformer en cauchemar qui durerait ce qui lui semblerait une éternité.

Pourquoi, mais pourquoi avait-il accepté de partir pour un pays si dangereux ? Il se rendait compte avec le recul que son orgueil l'avait emporté : à vingt-trois ans, être observateur, comme le lui avait dit son rédacteur c'était la chance de sa vie, celle qu'on ne refuse pas et qui ne se présente qu'une fois même s'il était simple témoin pour débiter.

Seigneur, s'il avait su. Il avait écrit à Sarah, presque tous les jours (enfin quand il le pouvait) mais il n'avait jamais eu de réponse. C'est vrai que tout son groupe se déplaçait souvent et à l'improviste, en toute hâte, et que les communications étaient difficiles. Quand enfin, au bout de plusieurs semaines, il put rentrer, Sarah avait disparu. Il savait que son père voyageait beaucoup de par ses fonctions, mais il savait aussi que Sarah voulait enseigner, c'était son rêve.

Toutes ses recherches furent vaines et pourtant au journal il avait des moyens à sa disposition. Elle s'était volatilisée. Il crut devenir fou. Ses courriers désespérés étaient revenus « N'habite pas à l'adresse indiquée ».

Ecœuré, abattu, il décida de changer complètement d'optique et il bénissait sa collaboration avec quelques magazines scientifiques qui l'obligeaient à voyager et l'aidaient à survivre. Et c'est justement ainsi qu'il avait appris la catastrophe qui frappait la région qu'il connaissait. Et le nom de l'institutrice dévouée lui avait sauté aux yeux.

Il lui avait écrit une longue lettre lui expliquant tout ce qui s'était passé depuis seize ans, se livrant tout entier. Et sans plus réfléchir, il avait bouclé une valise pour s'installer « presque incognito » dans la vallée.

Discrètement mais très efficacement, il avait apporté son aide pendant le drame et les mois suivants. Il allait fréquemment à la librairie À la page en espérant toujours revoir Sarah. Et quand s'était présentée l'opportunité de monter dans le village détruit, il s'était proposé, sans songer aux conséquences. Et là, maintenant, il avait peur, il cogitait : est-ce que Sarah serait là ? Est-ce qu'elle accepterait de le voir, de lui parler ?

Allait-elle le chasser comme le lâche qui l'avait abandonnée voilà seize ans, ou bien allait-elle l'écouter ?

Mais, peut-être, et il frissonna, oui peut-être était-elle mariée, très heureuse avec une belle petite famille ?

Dans ce cas avait-il le droit de venir, de troubler ce qu'elle avait construit ?

Il baissa la tête accablé en passant une main nerveuse dans ses cheveux. Oui mais dans les différents articles, on parlait de Sarah Hoffman, et c'était son nom de jeune fille. Quoique... Ça ne voulait rien dire, beaucoup de femmes mariées gardaient leur patronyme, ou bien autre explication logique, elle était tout simplement en couple.

Il allait bientôt le savoir, il ne reculerait pas quel que soit l'accueil qu'on lui réserverait, il était trop tard et il devait savoir pour au moins cesser de se ronger les sangs et de perdre le sommeil en pensant à ce qu'il avait gâché. Il se remit en marche, pressé malgré le poids de son fardeau. Le village martyr était là... Il alla droit vers le Café des Sports :

« Bonjour j'apporte un colis pour l'institutrice Mademoiselle Hoffman.

– Ah ! Super, elle va être contente. Attendez, je l'appelle.

– Non, non, ce n'est pas la peine je repars tout de suite... »

Mais la commerçante était déjà sortie.

Accoudé au comptoir, il essuya ses paumes moites sur son pantalon de toile. Son cœur tambourinait comme avant. Le carillon de la porte... Un silence, puis une main se posa sur son bras, le faisant sursauter. Lentement, il se tourna : les yeux de Sarah. La tête légèrement penchée (comme autrefois) elle le regardait. Il n'avait plus une goutte de salive. Et enfin, un sourire, le sourire retrouvé de Sarah, le sourire qu'il aimait, fit bondir son cœur d'espoir.

Jean-Luc, Nadine, Claude



Une étrange disparition

Elle me disait toujours : « Ces années ont marqué ma vie ! », puis elle se mettait à raconter par bribes... J'étais petite, je ne comprenais pas tout, je me revois dans ses bras, nous dansions dans la cuisine entre la table et le buffet en pin, je me souviens de cette ambiance boisée et joyeuse. Elle portait souvent une jupe à volants, fleurie, dans les tons rouges avec des sabots assortis. Ses cheveux longs frisés caressaient mon visage lorsque nous tournions, elle fredonnait des airs qui résonnent vaguement à mes oreilles. J'aimerais me souvenir plus précisément de ces merveilleux moments. Tout reste flou, une sorte de brouillard m'entoure, mes amis disent souvent que je suis dans la lune !

Je suis née le 20 mars 1970, mes parents m'ont nommée Sophie, j'adore les sonorités, les images, les symboles associés à ce prénom...

Ma mère me parlait souvent d'un livre : *Les malheurs de Sophie* qui avait réjoui son enfance, j'ai vite compris que cette petite fille lui avait appris la désobéissance.

Cela l'a menée loin, très loin, elle s'est évaporée... Je viens de fêter mes 20 ans et je veux rassembler les pièces du puzzle de ma vie, c'est très difficile d'en écrire ces premières pages. Mon père m'y encourage, il tente de m'aider à reconstituer ce qui pour lui reste une énigme. Il avait rencontré ma mère pendant les événements de mai 68 qui ont fait souffler un vent de liberté sur la France.

Tout était étriqué, les établissements scolaires étaient rarement mixtes, la contraception était considérée comme un péché mortel dans les milieux conservateurs catholiques dont mes parents étaient issus, la sexualité des filles surtout était très surveillée... Il raconte, il raconte et moi j'essaie d'imaginer ma mère au milieu de tout ça : une jeune fille empêchée de coucher avec son amoureux avant d'être mariée, puis enfin le mariage avec mon père, leur bonheur d'avoir une petite fille, quelques années joyeuses et puis le trou... Mon père ne dit plus rien, il ne sait pas, j'ai beau insister, il reste évasif, il peut parler abondamment de la vie extérieure, mais pour le reste... il évoque des bleus à l'âme et ça me donne envie de pleurer.

C'est bizarre car le lendemain de mon anniversaire, je me suis mise à écrire des dizaines de pages. J'ai d'abord décrit la fête, l'ambiance de chants et danses avec mes copains et copines. Nous nous sommes éclatés toute la nuit du 20 sur des airs de Bob Marley, de rock... J'adore les Beatles. Mon père m'a rappelé à cette occasion que ma mère était allée l'été 1965 en Angleterre comme fille au pair, qu'elle avait vu leur film *Help* et qu'elle adorait faire la fête, elle chantait très bien, elle reprenait les tubes en vogue et quand mon père s'est mis à chanter : « C'est une maison bleue adossée à la colline, lalalalala... », j'ai continué : « San Francisco, Où êtes-vous ? »

Et c'est comme si des lumières apparaissaient dans mon esprit... J'ai continué à écrire mes impressions, quelques souvenirs ont refait surface.

J'avais six ans lorsque j'étais partie passer les deux mois d'été chez mes grands-parents qui avaient une maison au bord de la mer. Ils me gâtaient, j'étais heureuse et insouciante. Mes parents étaient en voyage et je recevais de temps à autre des cartes postales. Quand j'étais revenue à la maison, tout avait changé, on m'expliqua alors que maman n'allait pas revenir, j'eus droit à plusieurs versions rocambolesques... alors je continue de broder.

Hier, j'ai trouvé un album dans la vieille malle au grenier. Un album de photos, des vieilles photos. Maman jeune, maman que j'ai connue, des cheveux frisés. Cet album était accompagné de petits mots. Je reconnais son écriture, les listes de commissions, son écriture avec des fioritures. Décidément, maman était une fantaisiste.

Et puis des adresses, des téléphones. Des noms que je ne connais pas, qui ne me disent rien. Je n'ai rien osé dire à papa. Peut-être qu'il a vu ces personnes ou du moins en a entendu parler. C'est drôle, la plupart des adresses viennent d'Angleterre. Comme si maman était toujours fille au pair, là-bas, à écouter les rockers.

Le puzzle de ma vie, c'est aussi le puzzle de la vie de ma mère. Six ans avec elle, chanter avec elle, jouer avec elle, puis toutes ces années, seule avec mon père. Que dire dans ce journal où j'ai envie de crier mes pourquoi, de poser ces questions sans réponses.

Deux jours sont passés, je reprends cet album. Une adresse m'interpelle, Joe Martins, à Piccadilly. Maman me racontait souvent, quand j'étais petite, des histoires de Tour de Londres, de prisonniers, d'abbés qui passaient leurs journées à prier à Westminster.

Son histoire à elle, un bref souvenir anglais, revenait donc dans son esprit. Dans son cœur, pourquoi pas....

Moi, je mélangeais tout, Londres, San Francisco, la maison bleue. Les contes de maman, c'était la suite des malheurs de Sophie, une fille libre, rebelle, qui faisait la fête dans les pubs londoniens.

Je peux tout imaginer. Maman ne reviendra pas, m'avait-on dit. Faire le tour du monde, ça, je le voyais bien, c'était le rêve de maman, après l'Angleterre, après mai 68, après des idées de liberté, heurtées par sa famille bien-pensante.

J'ai de qui tenir. J'aime faire la fête moi aussi. Mais à la fin, j'ai le blues, le vague à l'âme. Papa m'a passé sa nostalgie. Maman n'est plus là. J'invente des histoires ; comme lui, il m'arrive de pleurer sur mes pages où j'écris une vie qui n'est peut-être pas la mienne.

Joe Martins, ça y est, ça me revient. C'était le nom que maman donnait à son héros préféré, celui qui sauvait une jeune fille de la Tour de Londres. Sans cesse, elle revenait sur cette histoire, avec une émotion dans la voix. Maman la joyeuse, la fêtarde, avait le regard ailleurs. J'avais cinq six ans, mais je ressentais ce que ressentait ma mère. Papa, lui, la regardait souvent, en l'écoutant furtivement. C'est un taiseux par rapport à maman.

Et puis voilà que je retrouve ce nom sur une carte postale datée de décembre 1965, et sur un vieil agenda téléphonique. « Je ne t'ai pas oubliée, joyeux Noël, j'aimerais être encore avec toi. »

Les mots de maman dansent dans ma tête, elle me racontait des souvenirs de jeunesse mêlés d'inventions magiques pour faire plaisir à une enfant de six ans. Qu'est-ce qui est vrai ? Je me décide. Le numéro de téléphone est un peu effacé, mais j'essaie.

Ça sonne, on décroche. « Hello ? » Une voix d'homme.

« Vous êtes bien Joe Martins ?

– Yes, who are you ? Pardon, qui êtes-vous ? »

L’accent britannique de mon interlocuteur qui s’exprime en français me plaît de suite.

« Je m’appelle Sophie, je suis la fille de Marion Duval née Dupré. Je crois que vous avez connu ma mère.

– Marion... oui, effectivement, je la connais. Comment va-t-elle ? Je n’ai plus aucune nouvelle depuis bien des années.

– Elle a disparu en 1976, alors que je n’avais que six ans. Je pensais... j’espérais qu’elle soit retournée vers vous. Je sais qu’elle vous appréciait beaucoup.

– En 1976 dites-vous ? C’est l’année où je l’ai vue pour la dernière fois. Elle avait profité d’un voyage à Londres pour venir me saluer. Elle semblait tourmentée. Elle m’a confié avoir des soucis dans son couple.

Nous avons discuté longtemps en nous remémorant notre rencontre fortuite en 1965 dans la tour de Londres. Elle m’a aussi beaucoup parlé de vous. Votre maman vous adorait. Elle me disait avoir hâte de vous serrer dans ses bras. Son amour pour vous passait avant son besoin d’évasion. Je l’ai rassurée et finalement, elle est rentrée à son hôtel.

Elle devait prendre le ferry le lendemain à Portsmouth pour vous retrouver. Depuis, mes messages sont restés sans réponse. Je suis désolé, je ne peux vous en dire davantage. »

Les propos de Joe Martins m’intriguent. Ma mère aurait disparu sur le sol anglais ? Et où sont passées les lettres ? Il me faut découvrir d’autres pièces du puzzle. Je décide d’en parler à Marc, mon petit ami. Son grand frère est policier. Peut-être pourrait-il m’aider dans mes recherches ?

Quelques jours plus tard son frère demande à me rencontrer.

« Mademoiselle Duval, j’ai retrouvé le signalement déposé par votre père en 1976.

Il indique que votre mère a disparu le lendemain de son retour en France, après un séjour londonien.

Nous n'y avons pas donné suite, car il n'a pas déposé plainte pour abandon d'enfant mineur. Tout adulte a la liberté de refaire sa vie. Par acquit de conscience, j'ai pris contact avec Joe Martins qui a pu me communiquer la date exacte à laquelle il avait revu votre mère. Je me suis renseigné auprès des compagnies de ferry qui fonctionnaient à l'époque et j'ai découvert qu'un seul billet retour a été utilisé. Vous êtes adulte. Compte tenu des faits nouveaux, vous pouvez demander qu'une enquête soit ouverte pour disparition inquiétante. »

J'accepte, bien décidée à percer le mystère de l'absence de ma chère maman.

Monsieur Martins est invité à faire une déposition. Mon père est convoqué. Il accuse l'Anglais d'avoir détourné sa femme de ses devoirs de mère et d'épouse. Peu à peu, décontenancé par les interrogatoires successifs, il tient des propos qui se contredisent. Il dévoile sa jalousie profonde, toujours contenue en apparence. Finalement, il avoue avoir eu une violente dispute avec ma mère la veille de son retour en France. Il l'aurait poussée. Sa tête aurait heurté le coin de la baignoire et elle en serait décédée. Afin qu'on ne puisse l'identifier, il se serait débarrassé du corps dans un terrain vague fréquenté par des toxicomanes après l'avoir dénudée et défigurée. De retour de voyage, il avait fait croire à tous que sa femme l'avait quitté pour vivre d'autres aventures en prenant soin de détruire systématiquement les lettres que continuait d'envoyer Martins.

Les archives du journal *The Times* font bien état d'une inconnue trouvée sans vie, probablement tuée par des marginaux.

Shantala, Jacqueline P., Ghislaine



Un bouquet d'amourettes

De nombreuses années après, mon père regardait toujours avec fierté cette photo prise le 7 août 1951, la date figurait au dos, un agrandissement qui occupait une page entière de l'album familial. Une photo qu'il ne pouvait faire figurer sur la commode où trônaient celles de couples de mariés au sourire figé et de jeunes appelés au front pur. « Un vrai Doisneau » disait mon père lorsque les photos de l'artiste devinrent à la mode et figurèrent sous forme de posters à l'affiche de tous les bouquinistes des quais.

Mon père derrière l'oculaire de son Kodak à soufflet fixait, lui, pour l'éternité, les grands moments de notre petite vie, une seule pellicule par an, douze photos, pas plus.

C'est ainsi que je me suis retrouvée assise en équilibre précaire sur les valises de nos premières vacances, des vacances dans le Midi.

Midi, un mot magique qui faisait naître dans nos têtes d'enfants des rêves de soleil, de chaleur et de liberté. Pas de mer à l'horizon chez Tata Madeleine mais des espaces où courir sans entrave loin des pavés des rues sans soleil. Et Tata Madeleine racontait si bien les soirs enchantés dans son petit jardin où chantaient les cigales. Maman ajoutait : « Et on peut cueillir des bouquets de lavande ! »

Dans le vieux dictionnaire de la voisine, appelé à la rescousse, aucune image de cigale et le dessin d'un brin de lavande restait bien insignifiant, sans couleur ni odeur. Raison de rêver un peu plus. Enfin un soir mon père avait brandi triomphalement les fameux billets de congés payés, rangés soigneusement ensuite dans le tiroir du buffet avec interdiction formelle d'y toucher.

Le grand jour est arrivé. Avec tous ces bagages et mon petit frère qui veut toujours être porté, impossible de prendre le métro. « Nous prendrons un taxi... ça coûtera cher » a dit Maman sans l'ombre d'un regret dans la voix, toute à la joie délicieuse d'une première fois.

Longtemps avant l'heure prévue pour cette aventure, mon père a descendu les valises et tous deux nous gardons les précieux bagages pendant que Maman vérifie une dernière fois les compteurs d'eau et de gaz.

Contrairement à ce que mon père a longtemps voulu faire croire je ne dormais pas. Il m'avait demandé de fermer les yeux, de faire semblant. C'est évident. Comment aurais-je pu dormir alors qu'une excitation joyeuse m'avait poussée à me lever avant tout le monde, à me passer un gant sur le visage, à m'habiller en vitesse. Ensuite il m'avait fallu attendre longtemps le petit déjeuner dans le couloir, assise près des valises. Et puis comment l'aurais-je pu, une jambe en l'air soutenue par une main et un pied touchant à peine le sol ?

Vous avez vu toutes ces valises, ces maigres sacs, ma poupée. Pauvres bagages où se mêlaient l'utilitaire et les rêves, les cadeaux pour Tata Madeleine et le livre de la Bibliothèque verte offert à Noël que je voulais relire une troisième fois.

Mon père a aussi voulu cadrer devant la porte de notre immeuble la moto d'Antoine notre voisin célibataire, enfin presque, qui emmenait parfois mon père le dimanche à la pêche au bord de la Marne. Antoine ne disait pas « ma moto » mais « ma Terrot 125 » et ce 125 ajoutait grandement au prestige de l'engin.

Un jour Antoine avait invité Maman à faire un tour en moto. Papa, l'air très fâché, n'avait pas laissé Maman répondre, elle qui souriait déjà. Papa est moins allé à la pêche.

Et vous avez vu la boîte aux lettres de la Poste, épaisse, ventrue, jaune sans doute, drainant joies et peines du quartier.

Ah ! Ces vacances tant attendues !

Il y a 70 ans maintenant. Mais vous pouvez toujours voir, dans le même album familial que j'ai conservé précieusement, cette photo, illustre et mémorable au sein de notre famille tant par sa qualité esthétique, célébrée d'emblée par mon père, que par les suites qu'elle a connues...

Après un long voyage en train, deux changements, quelques heures d'attente... enfin nous sommes arrivés dans la petite gare où nous attendait Tata Madeleine avec sa petite 4CV. Nous nous y sommes entassés et j'allais faire connaissance avec le Midi, plus exactement, la Haute Provence. D'abord les montagnes et puis la rivière très large, la Durance, les pins au bord de la route, les champs de lavande avec leurs rangées impeccables tracées à la règle... La 4CV a grimpé et même toussé pour rejoindre le hameau où habitait Tata.

Une vingtaine de grandes maisons à flanc de montagne, celle de Tata m'a paru immense, quatre niveaux, l'étable, une grange, un garage au rez-de-chaussée, au dessus la cuisine avec une grande table en bois et au fond la cheminée, un cellier, deux chambres gigantesques, à l'étage au-dessus une grande salle avec une fenêtre ou plutôt un énorme trou rectangulaire dans le mur comme une espèce de grande terrasse couverte d'où on pouvait admirer la vallée et les montagnes d'en face, et entourée de trois vastes chambres. C'est là que nous allions dormir. Et au-dessus de tout ça, deux ou trois greniers avec du foin et bien d'autres trésors.

À côté, notre appartement parisien avait une allure de lilliputien. J'oubliais ! Un grand jardin sans mur, sans grillage avec plein de prairies autour !

Et puis des portes pour entrer, de tous les côtés, sur plusieurs niveaux puisque cette maison était accrochée à la montagne. Une maison de vacances encore mieux que dans mes rêves ! Dès notre arrivée, j'ai su que j'allais passer les vacances de ma vie ! Mes premières vacances !

La voiture à peine déchargée, surgirent deux jeunes garçons venus s'enquérir de notre arrivée et me convier à venir jouer avec eux. Pierrot, onze ans et Gilbert, huit ans, les petits-enfants des gens d'en face, me proposèrent d'emblée d'aller visiter leur cabane. Il fallait y aller en vélo. Pas de souci, on alla chercher celui de Solange, la petite voisine partie en vacances chez sa grand-mère. Dix minutes plus tard, j'étais devant la cabane dans la forêt à l'orée du hameau. Elle n'était pas très bien organisée ni très bien rangée alors j'ai pris le ménage en main. Une petite branche de sapin et me voilà en train de balayer.

Ce fut le début d'une quinzaine inoubliable de jeux dans la cabane, dans la forêt, dans la montagne. Le soleil, le vélo, les copains, les rires, les inventions, les explorations..., une première expérience de liberté !

Un jour, mon père avait décidé d'une grande balade à pied sur la journée. Tata avait fabriqué des petits sacs à dos en grosse toile, chacun des enfants en avait un, rempli d'une gourde d'eau, de petits pains garnis et de deux ou trois abricots du jardin. Nous étions équipés pour notre expédition. Mon petit frère était accroché sur le dos de Papa. Nous avons pris le chemin qui bordait la maison, nous avons grimpé, grimpé, longé des champs de lavande dont j'ai cueilli deux brins en souvenir, traversé des pierriers... et aussi entendu chanter les cigales. Pierrot m'a expliqué que c'était le mâle qui chantait pour attirer la femelle. J'avais chaud même à l'ombre des mélèzes, mes jambes me faisaient mal mais je ne disais rien. Je ne voulais pas passer aux yeux de Pierrot pour une petite Parisienne fragile.

Après d'interminables heures de marche, nous sommes parvenus tout en haut d'un mont offrant un panorama à 360° sur les montagnes et vallées environnantes. Ce jour-là, je crois que j'ai compris ce qu'était la beauté de la nature. Je me suis assise à côté de Pierrot et sans nous dire un mot, nous avons admiré ensemble le spectacle féérique que nous offrait le paysage. Je crois qu'à ce moment-là, j'ai saisi ce que pouvait être le partage... et découvert un sentiment jusqu'alors inconnu.

La dernière semaine fut vécue comme un rêve encadré dans ce monde bucolique merveilleux...

Gilbert étant parti chez sa grand-mère, Pierrot, esseulé, cherchait ma compagnie avec un gentil empressement. Je fus d'abord surprise par son attitude puis je me suis souvenue de ce frisson étrange qui me saisit la veille en fin de balade lorsque, assis côte à côte, nous admirions le splendide panorama des monts de Haute Provence.

La cabane devint notre refuge et le centre de notre petit monde en esquisse.

De longues promenades à vélo dans les chemins à travers champs de lavande, vallons et prairies fleuries nous conduisirent à des endroits secrets que nous avions l'impression d'être les seuls à connaître.

Le plus surprenant, le plus mystérieux se dissimulait à l'extrémité d'un sentier à peine tracé dans un pré au milieu d'une zone garnie de joncs très verts. C'est là que le ruisseau qui longeait la cabane prenait sa source ! Cela ressemblait à une grande marmite de laquelle s'échappait un mini geyser d'eau mettant en mouvement un petit nuage de minuscules grains de sable. Un filet d'eau claire et fraîche en ruisselait en clapotis de musique zen et apaisante... Nous nous sentions comme pris au piège de cet endroit un peu magique. De nouveau, des frissons et des émotions partagées avec Pierrot comme lors de la balade familiale de la veille.

Lorsque nous étions allongés à plat ventre sur le bord de la prairie – mer de graminées ondulant sous la brise piquetée de fleurs multicolores – l'odeur entêtante des champs de lavande saturait nos narines.

Pierrot avait toujours des petites histoires à me raconter ou une expérience à me faire découvrir. Il me semblait que son univers de campagnard était beaucoup plus riche que le mien. Au ras du sol, le « cri-cri » du grillon emplissait nos oreilles. Il m'apprit comment, avec une tige d'herbe agitée dans l'entrée de leurs petits terriers, nous pouvions faire sortir les curieux qui, après avoir détecté l'importun, rentraient prestement dans leur cachette...

Au retour de l'une de nos escapades en vélo, je fis une chute qui m'écorcha le genou. Pierrot joua immédiatement au chevalier servant. Il alla tremper son mouchoir dans le ruisseau et avec beaucoup de délicatesse, me posa ce pansement de fortune sur la plaie. Ses mains frôlant ainsi ma jambe me donnèrent à nouveau des frissons.

Une fin d'après-midi, une grosse averse nous contraignit à nous abriter dans la cabane. Nous avons longuement bavardé, évoquant quelques facettes de notre courte vie, accroupis et serrés côte à côte dans la pénombre.

Ainsi, malgré nos deux mondes très différents, une grande similitude dans la manière de vivre le quotidien nous a encore rapprochés...

Le soleil revenu, Pierrot m'a caressé le bras et déposé une petite bise sur ma joue au moment de reprendre les vélos. Sans doute pour me consoler de ma blessure : c'est ce que faisait ma grand-mère quand j'étais plus petite. J'ai appuyé sur les pédales avec des jambes en coton...

Le dernier jour des vacances passa à la vitesse de l'éclair et nous avons encore une quantité de choses à nous dire avant le couperet de la séparation...

Une dernière visite à la cabane me permit d'enranger images et odeurs pour occuper mes longues soirées à la ville. Et puis et surtout, je bus les paroles de Pierrot qui évoquait déjà les prochaines vacances... Il me prit la main pour me dire qu'il ne m'oublierait pas et qu'on allait s'écrire souvent.

Le lendemain matin, au moment de monter dans la 4 CV de Tata Madeleine, je vis arriver Pierrot ventre à terre sur son vélo. Un peu intimidé devant toute la famille, il me tendit un petit bouquet de fleurs séchées cueillies dans notre prairie, des « amourettes » dont les épis sont de véritables bijoux sculptés par la nature, composés de grelots gracieux en forme de cœur.

Rouge et tremblante, je triturai la robe de ma poupée... C'est ma mère qui débloqua la situation :

« Allez, les enfants, ne soyez pas tristes, faites-vous la bise, c'est sûr, nous reviendrons l'année prochaine ! »

Marcelle, Nicole, Bernard



Les éditions Merlin ont bien de la chance

« Peste soit des rentrées littéraires ! », grommelait Merlin, littéralement noyé sous les monceaux de livres empilés de guingois sur son bureau.

Bernard Merlin, éditeur de son état, ne savait plus où donner de la tête. Bientôt septuagénaire, il s'essouffait de plus en plus à suivre le rythme frénétique imposé par les rentrées : cinq cents romans français et cent cinquante étrangers cette année à lire, relire, corriger, annoter, critiquer... c'était beaucoup trop ! Sans compter le temps passé à recevoir les nouveaux auteurs, avec l'espoir secret de dénicher un diamant.

Hier encore, il avait réuni son comité de lecture pour un premier élagage. Les assistants d'édition avaient rapidement fait le point sur les ouvrages dont ils avaient la charge.

On avait d'emblée retiré du circuit les livres inaboutis ainsi que ceux qui ne correspondaient pas à la ligne éditoriale de la Maison. Mais même après ce premier tri, la masse de ceux qui restaient était phénoménale.

Merlin soupira, s'étira et s'extirpa de l'amoncellement de livres. Il releva ses lunettes de lecture sur son front dégarni, décidé à s'accorder une pause. Il remontait le couloir vers le confortable salon où la machine à café lui concocterait un espresso, quand il passa devant le bureau de Maxime Lombard, son assistant principal. La porte était entrouverte, Merlin frappa pour se signaler, tout en poussant le battant :

« Salut Maxime. Je vais me faire un café. Tu m'accompagnes ?

– Plus tard peut-être... Tu as deux minutes ? Entre, je voudrais te montrer quelque chose. »

L'éditeur s'approcha et saisit la liasse de feuillets manuscrits que lui tendait Maxime.

« J'ai trouvé ça au courrier ce matin Je ne sais pas trop quoi en penser. C'est déroutant... »

Bernard Merlin entreprit de feuilleter le manuscrit. Rompu aux méthodes de lecture rapide, son regard glissait d'une ligne à l'autre, d'un paragraphe au suivant sans vraiment se fixer. A la troisième page, il se figea, releva les yeux et fixa son collaborateur.

« Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? murmura-t-il, Convoque le comité pour demain à la première heure. J'emporte ça chez moi pour le regarder de plus près... C'est tout bonnement incroyable ! »

Merlin, stupéfait, continua néanmoins vers la cafétéria. Cela n'allait quand même pas lui gâcher son plaisir. Il en avait encore plus besoin, après ce qu'il venait de lire.

La dernière gorgée avalée, il prit le chemin de son domicile. En passant devant le bureau de Maxime, il rappela : « À demain 8 heures ! »

Aussitôt sur le trottoir, il respira à plein poumons. Un peu d'air frais pour se débarrasser de cette sourde angoisse qui l'envahissait : comment allait-il gérer cette tuile qui leur tombait dessus !

Arrivé dans l'entrée de son appartement, il jette les clefs sur le guéridon, pose sa sacoche à côté, et se jette dans le fauteuil de son salon. Perturbé, il se relève et va récupérer les feuillets confiés par Lombard. Après une relecture approfondie, la sueur lui coule dans le dos. « Panique pas Bernard. Souviens-toi : pas de problème, que des solutions. » Peut-être, mais pas facile à appliquer selon le problème.

« Dans un premier temps, Bernard, il faut te détendre », monologue-t-il. Ses pas le conduisent vers la salle de bain. Une bonne douche, voilà ce qu'il lui faut. Il laisse couler l'eau très longtemps, espérant que cela va lui laver la cervelle, et va drainer cette pensée qui l'obsède : « Quelle affaire ! Faut-il y croire ? »

Revenu dans le salon, il se sert un grand verre de whisky et s'affale sur son canapé, pour relire cette... comment dire... confession ! Le feu crépite dans la cheminée. De sombres pensées l'assaillent. Jamais il n'a eu à gérer une chose pareille. Durant sa carrière, il en a vu des hurluberlus, mais là, cela dépasse tout ce qu'il a connu. Qui est donc l'individu qui leur a fait parvenir ces écrits ? Comment le croire ? Il ne peut pas mettre ce document à la poubelle, si cela était vrai ? Même pas signé. Pour le joindre, comme coordonnées, il y a ce curieux message en dernière page.

Il en était là de ses réflexions, noyé dans la contemplation des flammes dans l'espoir d'y trouver la lumière, lorsque le téléphone sonna, le tirant de sa léthargie.

« Allo, Merlin ? C'est Dubois... Je ne vous dérange pas ? Vous avez une drôle de voix. J'ai croisé Lombard en quittant les locaux. Il m'a informé du sérieux problème soulevé par un envoi anonyme, mais impressionnant quant à son contenu.

Il m'a fait part de la réunion fixée demain à 8 heures pour débattre sur cette affaire. Comptez sur ma présence. J'ai une idée à vous soumettre. Nous aviserons et envisagerons d'en parler à qui de droit, ce qui pourrait bien éclaircir la situation, et voir quelle orientation lui donner, car il ne faut pas minimiser l'affaire relatée.

– Oui, il faut admettre que c'est un sacré dilemme. Avons-nous du temps à perdre pour élucider ces âneries ? C'est la première année que nous avons autant de propositions de romans. Je dois reconnaître à ma décharge que, vu mon âge, je n'ai plus trop le vent en poupe. Vivement la relève. Dubois, si vous avez une piste, je compte sur vous.

– Patron, vous vous souvenez de ces articles qui ont fait la une des journaux pendant plusieurs semaines. Aucune réponse, aucun indice n'avait été trouvé. Peut-être que j'affabule, mais je trouve tellement de similitudes. Je vais aller voir sur internet, chercher des documents et préparer un dossier tout frais, – comme les croissants ! – pour demain matin afin de vérifier certaines concordances.

– Ok, Dubois. Je mets tous mes espoirs dans votre perspicacité. Les croissants c'est pour moi ! Je ne vous souhaite pas bonne nuit, car je la soupçonne très courte, sinon blanche ! Merci pour votre implication. Pour ma part, Morphée m'attend. À demain. »

Il est 7 heures, Bernard Merlin est réveillé depuis bien longtemps. Il a relu cette lettre anonyme qui dit que Mado Lecœur, une écrivaine célèbre, éditée chez eux, ne s'est pas suicidée mais qu'elle a été poussée dans le vide.

Et plus troublant encore, il est écrit que le manuscrit joint à cette lettre, soit les neuf premières pages ici transmises du livre *L'horizon est si proche* est l'œuvre de Mado Lecœur et non celle d'un prétendu Barxi Talon.

Epreuve superbe qu'il a reçue, qu'il a déjà lue et même relue, ces jours derniers en vue d'être éditée pour la rentrée littéraire signée par Barxi Talon. Cet informateur anonyme affirme donc que ces pages ont été écrites par Mado Lecœur qui a eu tant de prix littéraires et que l'on a retrouvée, il y a un mois, au pied de la falaise d'Étretat à deux pas de sa maison de campagne. Suicide, accident. La police avait cherché. On avait trouvé un mot, même pas une lettre, au milieu de ses innombrables papiers qui disait : « Adieu, écrire me donne des ailes qui me guident vers l'horizon ». La presse s'était déchainée. Une auteure adorée, avec un avenir prometteur, vivant seule sans absolument aucun héritier.

La police avait douté de son suicide, mais avait trouvé ce mot. Accident, suicide, meurtre : personne ne savait. Et hier cette lettre adressée aux éditions Merlin, détenteurs de ce livre *L'horizon est si proche* qui ferait un triomphe assurément.

À 8 heures, Bernard Merlin, Maxime Lombard et Franck Dubois furent instantanément d'accord : il fallait informer la police, l'affaire ne pouvait pas en rester là, à moins d'être complices de non dénonciation de crime mais aussi de plagiat dans le monde de l'édition. Ils firent copie de tous les documents avant leur appel à la maréchaussée.

Le commissaire Eugène Molasson fut dépêché, il prit la lettre anonyme, le manuscrit de neuf pages joint et l'épreuve reçue du livre du soi-disant Barxi Talon. Drôle de prénom, pensa le policier, et dans les fichiers cet homme n'existait absolument pas.

Pour le livre *L'horizon est si proche*, les neuf pages envoyées avec la lettre correspondaient à la virgule près à l'épreuve reçue par l'édition Merlin, et de l'avis des spécialistes de la littérature, c'était assurément l'œuvre de feu Mado Lecœur.

Nous étions au point mort. Suicide, accident, vol de livres en voie d'édition, le commissaire nageait dans la semoule.

C'est alors que comme par miracle, un journal relata toute l'affaire en affirmant qu'un ouvrage exceptionnel de Mado Lecœur se trouvait aux mains de la police et publia les trois premières pages. Des comités de lecteurs exigeaient l'édition de cette perle de la littérature. Des manifestations eurent lieu devant les préfectures et le ministère de la culture. Puis comme par hasard deux journaux publièrent en peu de temps les six pages suivantes.

La police interrogea la presse. Là aussi une lettre anonyme avec pour signature Mado Lecœur. Ce n'était plus le tartempion Barxi Talon qui en aurait pu être l'auteur ! Les manifestations redoublèrent, on voulait lire la suite. Fait rarissime, l'académie française exigea l'édition de *L'horizon est si proche*.

Le commissaire Eugène Molasson n'était pas dupe, il voyait bien qu'il y avait là dessous un énorme coup de pub. Il était à la veille de la retraite et en avait plus que marre de cette affaire. Il redonna l'original en mains propres à Bernard Merlin, qui lui aussi, quittait son monde professionnel. Le livre fut édité dans le monde entier, ce fut un énorme succès.

Un an plus tard : Epilogue.

La maison d'édition Merlin, avec pour nouveau directeur général Maxime Lombard, a fait fortune, tous les droits, faute d'héritier, leur revenant, le livre *L'horizon est si proche* a été vendu à des millions d'exemplaires.

Certaines mauvaises langues dirent que le commissaire Eugène Molasson l'était vraiment et qu'il ne devait pas avoir dans ses références policières l'item *Mais à qui profite le crime ?*

D'autres voix dirent qu'entre Maxime Lombard et Barxi Talon, il y avait des similitudes troublantes. La joie de lire l'emporta sur la morale et personne ne sut si Mado Lecœur avait sauté, avait chuté ou alors avait été poussée ! C'est vrai son livre était excellent !

Pascale, Lydie, Gérard



La clairière du piano rose

Petit Louis n'a guère d'amis tout au plus un ou deux copains à l'école mais leurs jeux ne l'intéressent pas. Sabine seule a comme une amitié doublée d'espièglerie pour lui. Le mercredi il ne va ni au terrain de foot ni au conservatoire. Ses parents lui ont dit « C'est trop cher et puis tu n'as qu'à t'occuper ! Fais donc tes devoirs ! » Petit Louis sait qu'ils sont juste tristes et vexés de ne pouvoir lui en offrir plus.

Le village où il habite, tout tassé au pied de la colline, a des allures de petit vieux. Voûté, ratatiné. Les rues y serpentent en silence et les façades sont aussi grises que le ciel de novembre.

Les enfants vont à la ville en voiture pour leurs activités du mercredi. Ils se rengorgent et se défient dans la cour le lendemain ; ils en rajoutent sur leurs exploits, se coupent la parole, haussent le ton et se moquent des perdants. Déclencher une bagarre, c'est cela qu'ils veulent.

« Alors Lillou tu as encore fait la grasse matinée hier ! » La petite voix pointue de Sabine le fait sursauter. Il attend son rire mais elle le regarde simplement, sans baisser les yeux, fixement.

« Je ne m'appelle pas Lillou ! » Il n'a pas envie de se fâcher avec elle mais ce surnom l'agace.

Elle glisse sa main dans la sienne et lui chuchote « Je trouve que cela te va bien Lillou. Et puis tu es si joli avec tes boucles brunes et tes grands yeux jaunes. Tu ressembles à un petit loup mal coiffé. »

Sa paume est si douce et sa voix est devenue si chantante.

Dans un coin de la cour bitumée au pied du vieux marronnier, serrés l'un contre l'autre, ils regardent les autres prêts à s'écharper.

Ses joues si roses, ses cheveux qui le chatouillent, tout son petit corps d'oiseau collé au sien : Petit Louis voudrait que cela dure encore et encore. « Tu veux que je te dise un secret ? » Elle souffle un faible « oui » à peine audible. Son haleine sucrée, ses iris qui se troublent et sa main qui tremble un peu. Ce paradis vaut bien un secret.

Et puis ce n'est pas si grave depuis qu'il a découvert ce sentier autour de la muraille, il a toujours voulu y entraîner quelqu'un. Il faut escalader ; la pente n'est pas si raide mais elle a des parfums inconnus. Au village on dit « Monter au château ».

Mais ni Petit Louis ni Sabine n'ont jamais vu le moindre château. Petit Louis y vient souvent. Il suit le mur, laisse sa main glisser sur les pierres duveteuses, presque gluantes. Il cadence ses pas au chant des oiseaux. Il rêve de trouver une entrée secrète. Au début, il a cru qu'un gros animal avait tracé ce chemin à force d'y passer mais comme il ne rencontrait jamais âme qui vive, alors il a fini par oublier.

Assis au pied du haut mur de pierre, Petit Louis et Sabine écoutent. Ils ont déjà fait plusieurs fois le tour de cette muraille aussi longue que haute mais c'est exactement là entre ces deux buissons que Petit Louis veut s'installer, à ce moment précis.

Tout à l'heure, en passant devant la grille fermée par une chaîne et un cadenas un peu rouillé, ils se sont presque chamaillés pour épier par le trou de la serrure. Ils n'ont vu que de hauts arbres, des graminées desséchées et une route avalée par la végétation. Pas l'ombre d'un château !

Alors ils ont poursuivi leur marche, en silence, émus.

« C'est là » dit Lillou d'un air solennel. Il désigne les buissons décharnés et la pierre plate où il faut s'asseoir. « Là quoi ? » Sabine serre plus fort la manche de Petit Louis.

Elle sent que cette fois, il faut lui faire confiance à ce petit sauvage solitaire. Et tout à coup elle frissonne. Hier, il avait promis « une surprise des oreilles ». Elle avait ri, s'était levée pour rejoindre sa bande de copines. Elle avait crié : « On verra bien, enfin on entendra bien ! »

Et elle entend ce chant, non, ce n'est pas un chant... cette *Chose musicale*. Elle ne trouve pas de mots mais elle sent une larme couler sur sa joue. Petit Louis, lui, est ailleurs. Elle se serre contre lui. Elle veut lui dire quelque chose : il pose son doigt sur ses lèvres : « Chut ! Écoute encore ! »

Sabine n'ose plus rien dire, Petit Louis semble lui aussi hypnotisé par cette douce mélodie, par cette symphonie qui semble émaner tout droit de Dame Nature. Dans ce ciel chargé d'une journée d'automne, cette musique berce nos deux aventuriers d'une douceur toute légère.

Petit Louis en est certain, depuis le temps qu'il vient sur ce chemin, depuis le temps qu'il se perd le long de ce mur lézardé de toutes parts sous l'œuvre du temps, jamais il n'a croisé âme qui vive. Il ne se souvient pas avoir entendu quelqu'un parler de ce qu'il pense avoir découvert. Il ne sait pas encore d'où vient cette douce mélodie. Il pense à ses petits camarades du village.

Il sait que s'ils avaient eu connaissance de l'existence de cette *Chose musicale*, ils se seraient vantés, et sans vergogne de leur découverte. Mais, Petit Louis a beau se creuser la mémoire, non ! Personne n'a jamais fait allusion à ce mystère.

Sabine se tourne vers son compagnon d'aventure. Elle voit sur le visage de celui-ci qu'il est tout aussi ému qu'elle. Elle prend son courage à deux mains et lui murmure à l'oreille : « Qu'est-ce que cela peut-il être, qui peut jouer une musique aussi belle ? » Petit Louis ne sait pas quoi lui répondre, il n'en a pas la moindre idée.

Ils restent encore un long moment blottis l'un contre l'autre. Comme si ni l'un ni l'autre n'osait bouger, n'osait faire le premier pas, de peur que le charme se rompe.

Il leur faudra pourtant bien prendre une décision, soit quitter les lieux, soit aller plus loin. Aller au plus près à la rencontre de cette énigme.

À son tour, Petit Louis regarde son amie Sabine, elle semble s'en remettre à lui. Elle qui d'ordinaire prend les initiatives, le pousse sans cesse dans ses retranchements, le fait sortir de sa rêverie, de sa timidité. Là, Petit Louis sent qu'elle attend que la décision vienne de lui.

Alors, en faisant le moins de bruit possible, Petit Louis se lève et entraîne Sabine à sa suite. Il a décidé d'aller plus loin, d'aller voir ce qu'il en est. Ne lâchant pas la main de son amie, il reprend la marche sur cette petite sente à peine visible dans cette végétation luxuriante.

Comme si la nature avait toujours voulu cacher cet endroit. Ils continuent leur progression sans trouver trace d'un éventuel château. Petit Louis avait peur en s'approchant de ce lieu enchanteur, de cette musique, qu'elle cesse de distiller ses douces notes. Mais rien ne semble s'arrêter. L'enchantement perdure.

Ils sont à la fois émus et excités, ils savent qu'à cet instant plus rien ne sera comme avant. Louis sait qu'il partage quelque chose d'exceptionnel avec son amie. Il se dit : « Ah, si seulement mes copains de classe pouvaient me voir en ce moment, ils ne se moqueraient plus de moi ».

Il a également une pensée pour ses parents qui seraient sans doute fiers de lui, du moins c'est ce qu'il veut croire même s'il sait qu'il va se faire sévèrement gronder pour s'être aventuré aussi loin dans la montagne, à cette époque de l'année où les jours sont si courts et le temps si incertain.

Mais il ne veut pas y penser, il suit la musique qui se fait de plus en plus proche. Il se sent fort, il ne regrette plus ce dont la vie l'a privé jusqu'à présent.

Il n'entend plus les moqueries des autres garçons du village, Il ne souffre plus de la tristesse qui l'envahit si souvent de ne pas être comme les autres. Au contraire, à cet instant il se sent grandi par cette découverte...

Soudain, Sabine le tire par la manche, le sortant de ses pensées. Regarde ! lui dit-elle. Là, devant... Leurs yeux sont ébahis par un spectacle auquel ils ne s'attendaient pas et qui semble ne s'offrir qu'à eux. Jaillissant d'entre les arbres, enveloppant toute une clairière, ils découvrent enfin cette *Chose musicale* comme un prélude à la vie.

Dans le halo de la lumière du jour finissant, entre les branches d'une végétation dense, se dessine la forme d'une haute caisse en bois, d'où semble sortir la musique. Les deux enfants se frayent un dernier passage pour mieux voir cette chose. Louis, qui a pris de l'assurance, précède Sabine. Comme un preux chevalier guidant sa belle, il repousse çà et là les ultimes branches et les lianes qui entravent leur progression. Le garçon timide sent monter en lui un délicieux goût d'aventure.

Maintenant, il avance en tenant fermement la main de Sabine, prenant bien soin de protéger son amie des ronces qui foisonnent autour de la clairière.

Sortant des fourrés, ils distinguent alors un vieux piano rose à demi délabré. Bizarrement, un total silence les accueille : plus aucune note, plus de mélodie, rien que le bruit du vent dans les feuillages. Médusés, les enfants se sont arrêtés à quelque distance de l'instrument.

« Approchez les enfants, je vous attendais, je trouve que vous avez mis beaucoup de temps pour me retrouver » dit une voix douce sortie du piano. Louis regarde Sabine pétrifiée, il sent trembler dans sa main celle de son amie qui murmure : « Partons, j'ai peur ».

Mais la voix reprend : « N'ayez aucune crainte, je ne m'adresse qu'à ceux, qui comme vous, sont attentifs aux mystères de la nature et à l'écoute de leurs rêves. »

Louis avance courageusement, il a perçu tant de bienveillance dans cette invitation qu'il se sent confiant et aguerri.

Il fait signe à Sabine de le rejoindre près du piano qui reprend : « Je vais jouer pour vous, uniquement pour vous, car aucune autre personne ne peut entendre cette musique. Vous seuls êtes capables de franchir la frontière entre le réel et l'imaginaire ».

Les enfants se sont assis sur les rondins de bois qui tracent un chemin, leur visage tourné vers les touches qui se mettent à libérer les premières notes. Louis a fermé les yeux pour mieux éprouver cet instant de communion avec la sonate qui vibre au fond de sa tête, il tient toujours la main de Sabine qui s'apaise. Peu à peu, elle se laisse bercer par l'unisson de la musique et du bruissement des feuilles.

C'est le lendemain matin que les gendarmes du canton ont retrouvé les deux enfants pelotonnés l'un contre l'autre, endormis au pied d'un vieux piano rose dégingué.

Les petits ont expliqué qu'ils s'étaient égarés et que la nuit étant venue, ils avaient préféré attendre le jour pour retourner chez eux.

Ils n'ont pas raconté ce qu'ils avaient vécu et, sans aucun doute, entendu près du piano. C'était leur histoire, leur secret. Leur aventure s'est propagée dans le bourg et a réveillé un temps ce village si morne, si endormi, tant et si bien que les habitués exploits des garnements n'ont pas eu ce jour-là les effets attendus. Seule l'escapade de Louis et Sabine était à l'ordre du jour. Certains gamins en prirent ombrage, mais Louis gagna une notoriété affirmée : Lillou avait perdu sa timidité.

Sabine et Louis sont retournés plusieurs fois dans la clairière du piano rose, comme ils l'ont surnommée, mais ils n'ont jamais plus entendu la voix et la musique. Ils ont même essayé de tapoter sur les touches, en vain. Un silence complice les renvoie chaque fois à leur rêve.

Tant que les intempéries épargneront les affres du temps au piano, ils reviendront auprès de lui dans l'espoir, on ne sait jamais, d'entendre à nouveau quelques notes issues de leur imagination.

Sylvie, Marie-Christine, Jacqueline L.

- - -